Document généré le 24 avr. 2024 10:20

Jeu
Revue de théâtre

Le complexe de Quichotte

Pierre Lavoie

Numéro 44, 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27455ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lavoie, P. (1987). Le complexe de Quichotte. *Jeu*, (44), 7–13.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

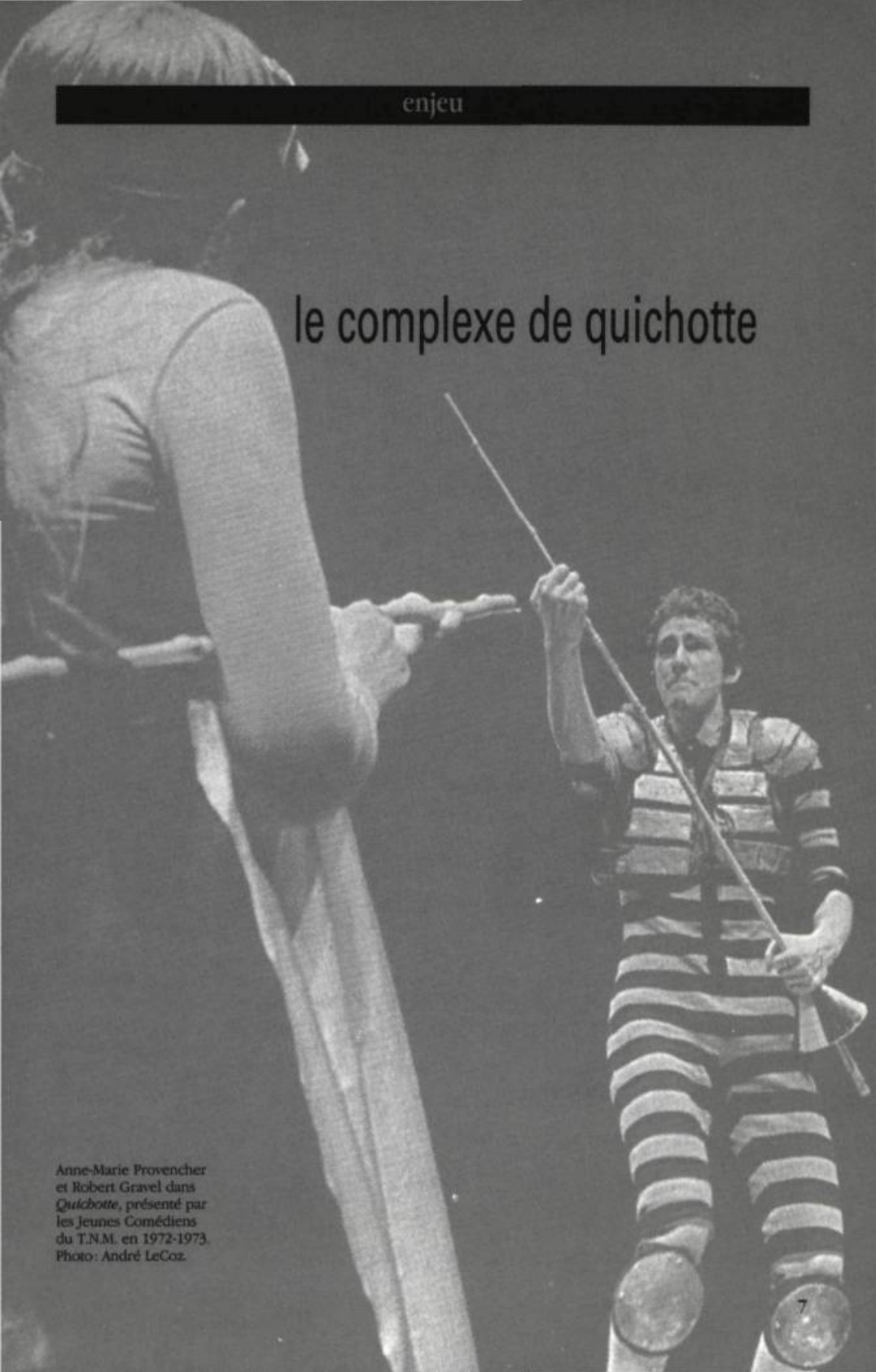
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

le complexe de quichotte



Anne-Marie Provencher et Robert Gravel dans *Quichotte*, présenté par les Jeunes Comédiens du T.N.M. en 1972-1973. Photo : André LeCoz.

D'anciennes images : illustration de Garnotte parue dans *Jeu* 18, «pour une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant».

En mai dernier, lors d'un symposium organisé à Ottawa par la Société d'histoire du théâtre du Québec, plusieurs intervenants, majoritairement universitaires, ont tracé succinctement un bilan très sombre de « la situation de la recherche en histoire du théâtre du Québec » : disparition de centres de recherche ou de documentation[1], fin des grands projets, « resserrement » ou absence de subventions, « avortement » de nombreuses thèses de doctorat et de mémoires de maîtrise, diminution très forte des inscriptions des étudiants dans le domaine des études et de la recherche théâtrales, compressions budgétaires, diminution et non-renouvellement du corps professoral, etc.

La situation qui prévaut dans nos institutions universitaires est aggravée par le peu de poids des études théâtrales au sein des départements d'études littéraires ou d'études françaises. Sauf l'Université du Québec à Montréal et l'Université d'Ottawa, qui offrent des programmes complets au niveau du baccalauréat et de la maîtrise, les autres institutions ne proposent que des « mineurs en théâtre ».

Si les chemins entre la « théorie » et la « pratique » ne se rejoignent que trop rarement, au Québec du moins, ils pourraient peut-être bien aboutir l'un et l'autre au même cul-de-sac. Si de nombreux praticiens continuent à mésestimer, à ignorer ou à oublier l'importance de

1. Le Groupe de recherche sur le théâtre en Mauricie et la Théâtrothèque, entre autres.

«Pour une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant», *Jeu* 27. Illustration de Marie-Josée Lafortune.

l'analyse critique, de la théorie et de la recherche théâtrale (de quelque ordre qu'elles soient: sémiotique, historique, sociologique, économique, psychologique, littéraire, etc.) pour alimenter leur travail de création, ils risquent, dans un avenir immédiat, d'en faire doublement les frais, car recherche et pratique sont indissolublement liées. Le tort subi par l'une rejaillit inévitablement sur l'autre.

des disparitions significatives?

Que signifie la disparition de la Théâtrothèque de l'Université de Montréal en mai 1986? Faute d'un soutien institutionnel adéquat et d'une action politique concrète, ce centre de documentation a dû cesser ses activités malgré huit années d'efforts pour constituer, au jour le jour, une banque d'informations diverses (documents écrits et audiovisuels) sur toute l'activité théâtrale se déroulant sur le territoire du Québec. Que signifie la disparition récente de la Vidéothèque de Radio-Canada à Ottawa et du Service de relations publiques de Radio-Canada à Montréal, qui avait tenté de mettre sur pied un réseau de centres de documentation et d'institutions théâtrales afin de mettre en commun les ressources individuelles? Que signifie la disparition du réseau formé en 1983 par différents services d'archives (les Archives nationales du Québec à Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal, les services d'archives de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université de Montréal, la Théâtrothèque) pour élaborer une stratégie commune d'acquisitions de fonds d'archives, réseau qui s'est évanoui faute d'un programme assorti de propositions réelles?

Des «b.m.a.s.v.» engagées : celle de gauche, parue dans *Jeu* 30 (illustration de Berthiaume), met en scène Jean Drapeau et Clément Richard se pressant à nos portes pour y glaner des renseignements introuvables ailleurs... Celle de droite, parue dans *Jeu* 34 (illustration d'Éric Godin), confronte un Brian Mulroney peu loquace à la disparition de la Vidéothèque de Radio-Canada.

Malgré de nombreux énoncés politiques depuis 1965 (le dernier étant celui de l'ex-ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, en 1984), malgré le foisonnement de la créativité théâtrale québécoise reconnue nationalement et internationalement, que signifie la prédominance des mêmes obstacles: pauvreté des moyens financiers, éparpillement des fonds documentaires, absence de documents audiovisuels de qualité, abandon de projets et d'organismes voués à la reconnaissance et à la promotion du fait théâtral et culturel?

Comment envisager, sans sourire, l'hypothèse de la construction d'une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant, proposée depuis 1981 par la Société d'histoire du théâtre du Québec et l'Association d'histoire du théâtre du Canada, lorsqu'on voit la situation catastrophique des Archives nationales du Québec et du Canada? Les cris d'alarme lancés au début de l'année par les responsables de ces institutions aux prises avec des problèmes endémiques d'espace, de détérioration et de destruction de documents ne présagent rien de bon pour la création d'une B.M.A.S.V.

Enfin, que signifient la disparition de l'Association québécoise du jeune théâtre (A.Q.J.T.)[2] et celle du Centre québécois de l'Institut international du théâtre (C.Q.I.I.T.)? Rien de bon! Tout comme le silence ou l'absence de réaction publique du milieu théâtral (*Jeu* inclus), du

2. L'Association canadienne du théâtre d'amateurs (A.C.T.A.), fondée en 1958, devient l'Association québécoise du jeune théâtre en 1972. Sur l'histoire de cette association, voir *Jeu* 15, «Un théâtre intervenant : A.C.T.A./A.Q.J.T. (1958-1980)», 1980.2, 187 p.

Des «b.m.a.s.v.» cyniques: à gauche, le fantôme du père Legault (dessiné par Lafaille et paru dans *Jeu* 28), et à droite, l'enterrement du jeune théâtre (illustration de Robert Rothon parue dans *Jeu* 36)...

moins devant ces deux dernières disparitions qui le touchent directement, ne laissent guère espérer une fin heureuse à cette série noire.

le complexe de quichotte

La lassitude, le désenchantement, le «retour du sujet», la «disparition du collectif», tout ce que l'on pourrait qualifier de Complexe de Quichotte (mort d'avoir trop combattu des moulins à vent), n'expliquent pas tout. Il est vrai que depuis quelques années, l'A.Q.J.T. se survivait à elle-même, ne réussissait plus à renouveler ses objectifs, à se dégager de la nostalgie des années soixante où théâtre et société étaient intimement liés dans cette volonté de redonner à la culture un rôle politique et social majeur tout en transformant la création théâtrale. À ces causes, s'ajoutent la désaffection et la défection des troupes membres, l'absence d'un leadership dynamique et fort, et le déficit financier des derniers festivals. Son dernier Conseil d'administration a bien tenté de réagir en proposant une restructuration complète de l'organisme: indépendance totale pour l'Association québécoise du théâtre amateur (qui vole de ses propres ailes depuis lors, subventionnée par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du Québec) et création d'un Centre de perfectionnement pour les praticiens québécois. Faute d'un appui massif du milieu théâtral à cette dernière proposition, le ministère des Affaires culturelles a eu beau jeu de refuser de subventionner la mise sur pied d'un «nouvel» organisme qui aurait pu porter ombrage aux différentes écoles institutionnelles de théâtre, même si ses buts étaient fort différents.

Un dicton populaire de l'Afrique de l'Ouest dit bien que «c'est au bout de l'ancienne corde

qu'on tresse la nouvelle». L'A.Q.J.T. a disparu sans guère provoquer de remous, pas même au sein du Conseil québécois du théâtre (regroupement d'individus et d'organismes représentatifs du milieu théâtral professionnel). Disparu, c'est le cas de le dire, après vingt-huit années d'existence et après avoir été le «catalyseur de l'expression culturelle la plus signifiante et novatrice de notre collectivité»[3]. L'A.Q.J.T. avait bien servi la cause du peuple, qu'elle repose en paix?!

Sauf que le libéralisme économique et le conservatisme idéologique qui sévissent présentement ne sont pas près de favoriser la création d'un organisme qui aurait pour but de proposer de nouvelles approches et de nouvelles valeurs devant le statu quo actuel, car les pouvoirs en place, qu'ils soient d'ordre politique ou culturel, et peu importe leur obédience, ne souhaitent que le maintien du statu quo, la conservation et la perpétuation infinies du pouvoir, et craignent le changement autant qu'un mauvais rhume. Il est toujours plus facile de guérir un corps malade que de ressusciter un corps mort. Espérons seulement que cette mort et notre absence collective de réaction à cette disparition majeure dans le paysage théâtral québécois susciteront une prise de conscience. Ce n'est pas le gouvernement québécois qui est responsable de la mort de l'A.Q.J.T., mais bien nous tous qui avons refusé de réagir, de nous unir pour lutter pour sa survie et sa transformation.

Le cas du C.Q.I.I.T., quoique fort différent, n'en révèle pas moins, avec celui de l'A.Q.J.T., des analogies troublantes. L'acte de décès de cet organisme créé dans le but de représenter le Québec sur la scène internationale et d'établir des ponts avec des artisans de nationalité et de culture différentes, et qui avait organisé, notamment, le XXIe Congrès mondial de l'I.I.T. en juin 1985, n'est pas encore signé, mais ce centre d'information et d'accueil n'en est pas moins plongé dans un profond état cataleptique, privé des ressources financières indispensables pour maintenir une activité minimale. Là encore, le milieu théâtral, bien représenté au Conseil d'administration par des délégués du Centre d'essai des auteurs dramatiques, de l'Union des artistes, de l'ex-A.Q.J.T., de l'ex-Association des directeurs de théâtre, etc., a adopté une attitude attentiste plutôt que combative devant le refus de Québec d'attribuer une subvention de fonctionnement.

Pourtant, l'exemple récent de la Coalition du monde des arts et des affaires culturelles, qui regroupe une soixantaine d'organismes, reflète avec éloquence la possibilité d'obtenir gain de cause ou, du moins, d'être entendu par les pouvoirs en place. Qu'attend donc le milieu théâtral pour réagir avec force à toutes ces disparitions? Que l'irréversible se produise? Que la note soit doublée parce qu'il faudra repartir de zéro pour recréer des organismes et des structures qui sont, malgré tout, indispensables au peuple que nous sommes, qui se targue d'avoir une culture originale, créatrice et vivante? Ce n'est pas vrai qu'on peut faire impunément le sacrifice de tous ces maillons qui nous permettent de maintenir les liens vitaux entre les créateurs d'un passé récent et ceux d'un avenir rapproché. Comment ces derniers pourront-ils tresser une nouvelle corde si tous les liens qui les relient à la corde du passé continuent à disparaître ainsi dans l'indifférence ou l'apathie générales?

pour une b.m.a.s.v.

Nos lecteurs et nos lectrices auront peut-être remarqué que depuis la parution de *Jeu* 39 nous avions abandonné la publication de la rubrique «Pour une bibliothèque-musée des arts du spectacle vivant», projet qui nous tenait, qui nous tient toujours à coeur. Là aussi, la lassitude, alliée sans doute au découragement et au désenchantement généraux, nous avait

3. Gilbert David, «A.C.T.A./A.Q.J.T.: un théâtre «intervenant» (1958-1980)», *Jeu* 15, 1980.2, p. 7.

fait mettre de côté la poursuite de cette rubrique. Mais malgré les échecs subis par la question des archives théâtrales, nous enfourchons à nouveau, semblables à don Quichotte, notre cheval de bataille. Nous n'abandonnerons pas la lutte et nous comptons bien, en unissant tous nos efforts, venir à bout des moulins à vent qui obstruent encore l'horizon de notre théâtre.

pierre lavoie